

ROBERT FERNIER

Regards d'un peintre franc-comtois

(1895-1977)



ÉDITIONS
CABÉDITA
2016

GRATITUDE

L'auteur et l'éditeur tiennent à exprimer leur reconnaissance à la Région Franche-Comté pour le soutien qu'elle a apporté à la réalisation de cet ouvrage.



Couverture: **La Bénédiction des Campènes**

1937, Franche-Comté

Huile sur toile

72 cm x 116 cm

Musée Gustave Courbet

© Musée Courbet, Ornans – cliché Pierre Guenat

© 2016. Éditions Cabédita, CH-1145 Bière

BP 9, F-01220 Divonne-les-Bains

Internet: www.cabedita.ch

ISBN 978-2-88295-742-9

ROBERT FERNIER.

Après de multiples publications de son vivant, ce livre est le troisième consacré à l'œuvre picturale de Robert Fernier depuis son décès :

- le premier, *50 ans de peinture*, paru en 1977, avait été ébauché par Robert Fernier et achevé juste après son décès par son fils Jean-Jacques ;
- le second, *Racines*, avait été publié en 1995 par le Musée Courbet d'Ornans, sous la direction de son conservateur Jean-Jacques Fernier, à l'occasion d'une grande rétrospective organisée pour le centenaire de la naissance du peintre. Cet excellent livre étant malheureusement épuisé depuis de nombreuses années, nous nous devons d'assurer la publication d'un nouvel ouvrage.

Si certaines œuvres incontournables de la carrière du peintre y figurent, nous avons cherché à diversifier les œuvres présentées pour ne pas aboutir à une répétition des ouvrages précédents et offrir un plus large panorama de sa production, tout en respectant l'ordonnancement que Robert Fernier avait donné à son premier livre, *par lieu et sans s'occuper outre mesure de la chronologie des tableaux peints dans ces lieux admirables...*

Nous tenons particulièrement à remercier Sylvie Depraz, petite-fille du peintre, et les membres de notre comité, qui se sont attachés à la tâche difficile du choix des tableaux, ainsi que tous les propriétaires qui nous ont autorisés à publier et aidés à photographier leurs tableaux.

Association Robert Fernier

ROBERT FERNIER, une vie consacrée à l'Art

*Là mon cœur en tout lieu se retrouve lui-même!
Tout s'y souvient de moi, tout m'y connaît, tout m'aime!
Mon œil trouve un ami dans tout cet horizon,
Chaque arbre a son histoire et chaque pierre son nom.*

Alphonse de Lamartine

LE DESSIN AVANT TOUTE CHOSE

Robert Fernier découvre sa vocation de peintre après un séjour à Bâle en 1910, touché par les tableaux de portraits et de scènes de genre de Hans Holbein et des maîtres de la peinture allemande du XVI^e siècle. Il intègre en 1913 l'atelier de Fernand Cormon à l'École des beaux-arts de Paris, entraîné par l'un de ses amis pontissaliens Marius Laithier. Sa formation académique est basée essentiellement sur l'apprentissage du dessin d'après les sculptures antiques puis d'après les modèles vivants. À son retour de la Première Guerre mondiale, il reprend sa pratique du dessin et s'initie au portrait dans l'atelier du peintre vésulien Gustave Courtois et de son acolyte Pascal Dagnan-Bouveret, à Neuilly. Ces deux artistes, formés par Jean-Léon Gérôme, célèbre peintre du Second Empire, se sont spécialisés dans la peinture d'histoire, les portraits mondains et les scènes de la vie quotidienne d'inspiration naturaliste. Ils soutiennent Robert Fernier et l'introduisent dans la bonne société parisienne. C'est à leur contact qu'il parfait sa pratique du « beau métier ». Leur influence est considérable sur la carrière du jeune peintre ; il les désigne comme ses maîtres.

De cette formation, Robert Fernier retient la maîtrise du dessin des peintres académiques, la pureté des lignes des portraits des primitifs allemands et flamands, la démarche naturaliste de Pascal Dagnan-Bouveret, l'amour de la Franche-Comté et de ses habitants de Gustave Courbet.

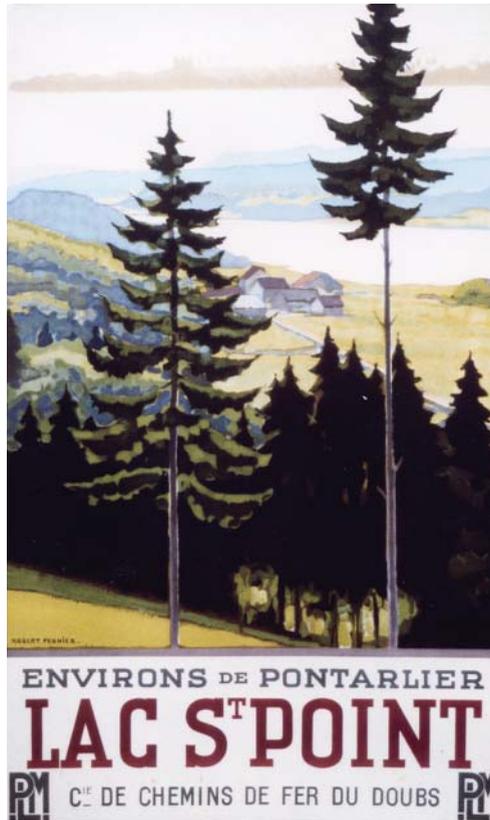
AMOUREUX DU JURA : ENTRE TRADITION ET MODERNITÉ

Dès 1923, le jeune Robert Fernier commence à exposer au Salon des beaux-arts de Paris, passage obligé de tout artiste qui veut se faire connaître. Assez rapidement, il rencontre un véritable succès et propose un art résolument figuratif, où priment la forme et le dessin. Il s'inscrit dans un courant artistique des années 1930, qualifié par la critique de « retour à l'ordre », après les avant-gardes parisiennes. À l'échelle de la Franche-Comté, il est le chef de file d'une école de peinture régionale, qui fait l'éloge de la nature et de la ruralité comtoises et qui regroupe André Roz, Robert Bouroult et André Charigny autour du Salon des Annonciades. Si son œuvre revendique son appartenance à une longue tradition artistique, Robert Fernier n'en développe pas moins un style qui lui est propre, ouvert sur la modernité.

Les portraits au crayon des membres de sa famille ou des notables pontissaliens tel celui du *Docteur Philippe Grenier* (1925) révèlent sa technique. Les visages aux lignes pures se détachent sur un fond neutre et rappellent les œuvres de Hans Holbein ou d'Albrecht Dürer. Ils laissent aussi apparaître l'amour que Robert Fernier éprouve pour les hommes.

Dans ces années-là, l'artiste partage sa vie entre Paris et le Jura. Conscient des transformations profondes des sociétés rurales et amoureux de son pays, il se spécialise dans la représentation du terroir comtois et de ses traditions populaires. L'image de *l'Enterrement à Ornans* du maître Courbet plane sur ces représentations.

La référence est clairement invoquée dans le tableau *L'Enterrement dans le Haut-Doubs* (1927) où la procession se recueille devant la mise en terre du cercueil, au pied d'une église comtoise. Ces processions, bénédictions ou fêtes religieuses témoignent de l'empreinte catholique sur le territoire, mais aussi de moments forts de sociabilité visant à souder les communautés. Robert Fernier leur porte un regard quasiment ethnographique: la démarche de Pascal Dagnan-Bouveret n'est pas loin. Il s'agit de raconter les coutumes locales et de hisser les « petites gens » au rang de héros sur de grands formats décoratifs. Paysans, artisans, marchands sont magnifiés dans leurs occupations quotidiennes: *La Foire à Pontarlier* (1931), *La Vache montbéliarde* (1932),



Affiche pour les chemins de fer du Doubs, 1935

Le Débardage du bois dans le Haut-Doubs (1939). Le tableau *Cuisine dans le Haut-Doubs* (1943) ou les *Intérieurs de fromagerie* (1929, 1949) semblent citer *La Forge* du professeur Fernand Cormon. Ici, ce ne sont pas les ouvriers de l'industrialisation qui sont valorisés mais les promoteurs d'un savoir-faire pluri-séculaire. Dans ces scènes d'intérieur éclairées par la lumière du foyer ou de la lampe à pétrole, Robert Fernier joue avec le clair-obscur, s'appropriant les leçons des frères Le Nain.

Fernier poursuit sa quête instinctive du primitivisme comtois dans ses grands paysages de neige. Ainsi les clochers comtois, les toits pentus des fermes, les sapins sont érigés en marqueurs géographiques. Il s'agit bien de cette contrée sévère que le professeur Cormon voulait le dissuader de peindre par cette formule souvent rapportée: « Mon petit Fernier, vous habitez un pays noir, pluvieux et triste [...]. Il faudra que vous découvriez un autre pays plus pictural si vous abordez la carrière de paysagiste. » Pourtant, Fernier, digne héritier de Courbet, s'obstine à représenter le paysage comtois.

Peignant souvent sur le motif, il préfère l'hiver avec son épais manteau de neige qui lui donne l'occasion d'exceller dans le traitement des blancs.

Il cerne ses figures d'un liseré foncé, appose sur la toile une touche large et géométrique, imprégné des recherches postimpressionnistes de Paul Cézanne.

Alors qu'André Roz, autre grand représentant de la peinture comtoise de l'entre-deux-guerres, imagine des toiles aux compositions rigoureuses, aux touches impressionnistes et aux accents mystiques, Robert Fernier choisit des cadrages audacieux prenant des libertés avec son sujet, rêvant un paysage idéal. La vue en plongée, la ligne d'horizon très haute, la composition étagée, les figures hors champ des *Skieurs II* (1930) rappellent le langage de l'affiche.

La qualité du dessin et le soin apporté à une composition résolument moderne font la promotion du sujet. Ainsi des thèmes comme le travail de la terre et du bois, l'élevage des vaches, les fromageries, les conscrits ou encore la nouvelle pratique des sports d'hiver apparaissent représentatifs de l'identité de la Franche-Comté, cette contrée préservée qui mérite l'attention des touristes. Le talent d'affichiste de Robert Fernier est d'ailleurs reconnu puisqu'il crée deux publicités vantant les environs de Pontarlier pour des compagnies de transport. Il forme même le projet de s'associer avec Jean d'Ylen, célèbre graphiste.

PROMOTEUR DE L'ART ET DU PATRIMOINE

Sa promotion de la Franche-Comté ne passe pas uniquement par sa peinture. Elle se lit aussi dans ses écrits. Critiques artistiques, biographies d'artistes et de personnalités locales, récits de contes et légendes montrent sa volonté de transmettre. Notable de Pontarlier, sensible à tous les arts, il s'investit dans la vie locale pour valoriser la culture et sauvegarder le patrimoine. Il nourrit l'idée de transformer Pontarlier en une ville touristique de premier plan, capitale des arts.

Organisateur du Salon des Annonciades depuis 1924, Robert Fernier fait de cette rencontre un véritable événement dans le Haut-Doubs: le salon est accompagné d'un repas d'inauguration, d'un bal, de concours avec ses remises de prix et d'une exposition patrimoniale. Il réussit à faire venir à Pontarlier des artistes reconnus comme Jean Challié, Jules Adler, Paul-Elie Dubois, Jules-Alexis Muenier, Auguste Pointelin, Jules-Emile Zingg.

Mais il tisse aussi des liens avec des artistes suisses et les invite régulièrement à la manifestation. C'est d'ailleurs à l'occasion du Salon de 1927 qu'il fait la connaissance de Walter Bugnon, peintre amateur suisse. À la demande de ce dernier, il devient professeur et maître pour l'École de peinture de Sainte-Croix, à quelques kilomètres de Pontarlier, de l'autre côté de la frontière.

À plusieurs reprises, Robert Fernier choisit une thématique patrimoniale, historique ou artistique, pour occuper le chœur de la chapelle qui accueille le Salon des Annonciades. Dès 1924, il rend hommage à son ami Marius Laithier, compagnon de l'atelier Cormon disparu dans les tranchées.

Puis, il met à l'honneur le peintre pontissalien Charles Maire en 1927, Gustave Courbet en 1928 et 1943, l'art religieux dans le Haut-Doubs, les représentations de la Vierge dans l'art comtois, Mirabeau, Xavier Marmier, l'absinthe, les gloires militaires du Haut-Doubs, ses maîtres Courtois et Dagnan-Bouveret, la Passion selon les artistes comtois, les fruitières, le château de Joux... Tous ces sujets préfigurent les collections du Musée de Pontarlier, projet que Robert Fernier porte avec enthousiasme à partir de 1937. Dans ce but, il incite régulièrement la Ville de Pontarlier à acheter des œuvres, dont *l'Autoportrait de Gustave Courbet* de 1842, joyau des collections. Il ne verra pourtant pas la concrétisation de ses efforts puisque le musée n'ouvre ses portes qu'après sa mort.

DU PRIMITIVISME COMTOIS À TAHITI, SUR LES PAS DE PAUL GAUGUIN

Refusant le virage de l'abstraction, Robert Fernier vend moins de toiles dans les années 1950. Il impulse un tournant dans sa carrière et cherche désormais l'inspiration dans les voyages. En 1949, il fait son premier voyage au Maroc, puis en Algérie. L'année suivante, il est installé à Safi dans un atelier d'artiste mis à disposition par l'État, en résidence. Puis en 1952, il remporte le prix de Madagascar décerné par la Société nationale des beaux-arts de la France d'outre-mer: il part un an à Tananarive tous frais payés. C'est ensuite

La Réunion, l'île Maurice, la Grande Comore. En 1962-1965, il marche dans les pas de Paul Gauguin à Tahiti, mais n'adopte pas sa vision synthétique. D'abord peu inspiré, il s'attache finalement à la lumière, à la flore et aux enfants.

Au cours de ses voyages, Robert Fernier emprunte la même approche ethnographique des populations que dans le Jura. Il veut documenter la vie, les mœurs et les coutumes en peignant scènes de marché, récoltes, pêches, concerts, repas, fêtes, animés par une multitude de touches enlevées.

Ses voyages transforment néanmoins sa peinture. Sa palette explose de couleurs vives, sa matière picturale gagne en présence, sa touche se fait plus vigoureuse et moins systématique, le couteau remplace progressivement le pinceau.

ROBERT FERNIER ET LA POSTÉRITÉ

Dans les années 1970, Fernier rentre définitivement en France et se consacre à la valorisation de l'œuvre de Gustave Courbet, entreprise qu'il avait initiée dès 1939 avec l'organisation de plusieurs expositions sur l'artiste.

Son ardeur à le défendre a permis à plusieurs collections publiques de s'enrichir d'œuvres du maître d'Ornans. Puis, en 1971, il crée le Musée Gustave Courbet à Ornans, dans la maison natale du peintre. Il publie *Gustave Courbet Peintre de l'Art vivant*, avant de s'éteindre en 1977.

Depuis lors, l'engouement pour la peinture de Robert Fernier ne faiblit pas en Franche-Comté. Plusieurs ouvrages ont été publiés retraçant son œuvre, sa carrière, son investissement dans les arts. Monographies, catalogues d'exposition se succèdent et s'arrachent par les nombreux amateurs de son art. Le Salon des Annonciades qui se tient toujours à Pontarlier chaque été, lui rend régulièrement hommage, se réclamant de cet illustre fondateur. Les musées de Franche-Comté et de Suisse voisine ne sont pas en reste et organisent périodiquement des expositions temporaires où ses tableaux ornent les cimaises.

Deux musées lui consacrent même une place de choix dans leurs salles permanentes : il s'agit bien naturellement des établissements qu'il a contribué à fonder, le Musée Courbet d'Ornans et le Musée de Pontarlier. Enfin, les contrées lointaines qu'il a figurées lors de ses voyages, gardent un attachement particulier à son travail.

Le public comtois aime la peinture de Robert Fernier, et plus particulièrement ses toiles du Jura. Il prend plaisir à contempler ces scènes issues d'un autre âge, celui des parents ou des grands-parents. Il se laisse emporter par la poésie des paysages enneigés, plongé dans le silence de ces espaces blancs. Enfin, il ne cesse d'admirer la qualité du dessin, ce « beau métier » que Fernier maîtrisait parfaitement.

Laurène Mansuy
Directrice du Musée de Pontarlier
et du château de Joux



Affiche des Monts Jura, 1935

ROBERT FERNIER, Franc-Comtois de sang et de cœur

C'est le 27 juillet 1895 à Pontarlier que Robert Fernier voit le jour, au sein d'une famille d'hôteliers modestes. Sa mère est originaire du Lava en pays sauguet, son père du hameau de Friard, près du lac Saint-Point.

Après des études secondaires médiocres, la révélation de la peinture lui est donnée lors d'un séjour à Bâle en 1911.

«C'est au musée de Bâle que j'ai eu la révélation de la peinture. J'avais 16 ans et mon séjour dans cette ville n'avait pour but que de me perfectionner dans la connaissance de la langue allemande. Mes parents m'avaient trouvé, en cet été 1911, une pension chez un magister qui prenait son rôle au sérieux et ne nous adressait la parole que dans la langue de Goethe et de Schiller et n'admettait pas qu'on lui répondît en français. J'avais pour compagnons de jeunes Suisses des cantons romands aussi peu enthousiastes pour l'étude que je l'étais moi-même, ce qui fait qu'aussitôt avalée la dernière bouchée du repas de midi, nous nous égayions à travers les rues de cette ville admirable. Je découvris dans les premiers jours de mon arrivée Holbein et les personnages toujours vivants, quoique prisonniers dans leurs cadres, évoqués par les vieux maîtres allemands, et je leur fus fidèle. Presque chaque après-midi, j'allais saluer Érasme et Madame Holbein, et aussi m'incliner devant cet extraordinaire Christ Mort dont le réalisme saisissant enflammait mon imagination. Le résultat de mon séjour à Bâle ne fut pas celui qu'attendaient ma famille et mes professeurs, puisque je décidai, dès cette époque, d'être peintre, et rien que peintre...»



C'est ainsi qu'en 1912 il s'inscrit à l'École des beaux-arts de Dijon, où il ne reste que six mois, puis part à Paris rejoindre l'atelier du maître Cormon.

«J'avais 17 ans et c'est Paris que je visais : Paris, la ville tentaculaire, la ville de perdition, aux yeux de mes parents hôteliers, consternés de me voir entreprendre une carrière hors-série et combien dangereuse (pour mon père qui ne connaissait qu'un vieux photographe bohème converti à la peinture après une rencontre avec Courbet, un peintre c'était un homme couvert de dettes et couvert de femmes)...»

Caricature de l'Atelier Cormon réalisée par l'élève Robert Fernier aux Beaux-Arts



Robert Fernier (à droite) avec ses parents et son frère René

TABLE DES MATIÈRES

AVANT PROPOS	
par Association Robert Fernier	7
ROBERT FERNIER, une vie consacrée à l'art	
par Mme Laurène Mansuy, Directrice du Musée de Pontarlier et du château de Joux	9
ROBERT FERNIER, Franc-Comtois de sang et de cœur	15
FRANCHE-COMTE ET SUISSE	29
MAROC	87
MADAGASCAR, LES COMORES, LA REUNION	97
POLYNESIE	125
BIBLIOGRAPHIE	141